

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Huit morceaux

François Hébert

Volume 19, numéro 6 (114), novembre–décembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60022ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1977). Huit morceaux. *Liberté*, 19(6), 85–92.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1977

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Huit morceaux

L'ALLER SIMPLE

Comme un fou dans sa cellule de Saint-Jean-de-Dieu se passe les doigts dans les cheveux, les oiseaux volètent entre les branches d'un cyprès des Apennins. La nuit, l'auteur de ces lignes connaît une voyante : elle y voit clair. Dans sa boule de cristal, elle voit le formidable éclair qui déchire les continents, les hauts et les bas des houles de l'océan, la lune déchiquetée par les nuages comme les poissons cachés dans le corail (...) et ce passager qui penche la tête au-dessus du garde-fou d'un transatlantique. Tout ce qu'elle voit ! L'auteur de ces lignes n'en revient pas !

ALAMBIC

Un clochard rampait dans les couloirs du métro comme un ver dans une pomme noire. Il cherchait la tige ; son sang, de moins en moins rouge, circulait sous le manteau. Mille jeunes femmes blanches passèrent devant lui, sans le regarder, passèrent et passèrent, et il buvait. « A la gloire de Dieu ! » hurlait-il. Un balayeur étranger ramassera bientôt des mégots éteints, et quelque bouteille de Calvados, vide, au goulot ébréché.

POUR UN OUI ET POUR UN NON

La mouche qui vole au centre de la pièce . . . non, elle ne vole pas, c'est l'évidence ! Elle demeure en suspens, exactement au centre de la pièce dans laquelle je trace ces lettres, dont les murs tour à tour, proportionnellement, s'éloignent et se rapprochent d'elle. Ainsi, l'univers va et vient, monte et descend, se réchauffe et se refroidit, durcit et s'amollit, blanchit et noircit, se tourne et se retourne, et revient au même, ou presque. Comme tu me ressembles (j'en rougis !) courbé sur ces lettres ! Qu'un instant l'univers s'immobilise : nous verrons alors que la mouche vole. Oui, qu'elle vole !

LE CAILLOU IMPRENABLE

pour Yvon Rivard

Il fréquentait les casinos des grands hôtels : il perdit tout son argent à la roulette. On le mit dehors. Il gela, les poches vides. Une goutte d'eau avait fait déborder le vase et toute l'eau se perdait : nous abordions aux rives du plus dur hiver. Assoiffé, l'un de nous retrouva cependant, un peu plus tard, le vase ; il le prit dans ses mains nues et le secoua. Dedans, un caillou transparent gelottait.

LES DENTISTES

Ici, l'hiver a ceci de bon qu'il facilite les opérations aux dents, mais trop peu de dentistes oeuvrent à ciel ouvert : leurs mains gèleraient aussi. Par dépit, ils creusent des trous dans les dents de leurs clients et les farcissent d'aliments putrides. Petites bêtes malfaisantes, armées de scies, les caries font leurs trous et y pondent leurs oeufs noirs. Certains affirment que la cruauté des dentistes n'a d'égale que celle des mouches : viande elle-même, la mouche se nourrit de viande. Dans leurs officines, ces dentistes tuent leurs clients. D'autres disent à peu près la même chose, sans recourir à la métaphore de la mouche, à savoir que la dent se croque elle-même et s'édente. Toujours est-il que c'est maintenant l'été et que la nuit tombe mollement comme une dent de lait, derrière laquelle des enfants jouent, dans la boue et dans la joie, nonobstant les dentistes et leurs mouches.

LES MESURES À PRENDRE

Cette montre existe depuis un nombre indéterminé d'heures. Aimerez-vous vous retrouver, rapetissés, dans le boîtier de cette montre ? Obligés de vous déplacer dans l'obscurité, de sauter d'une tige à l'autre comme un singe dans une jungle métallique, de vous accrocher aux dents des engrenages en prenant garde qu'ils ne vous broient les mains, de vivre dans le bruit et la fureur d'enclenchements et de rotations ? Ne voyant pas le cadran, vous ne sauriez même pas l'heure ! Il n'y aurait ni soleil ni lune, ni amour ni beauté. Ouvrez votre montre : vous verrez ce que je veux dire. N'y entrent de temps en temps qu'un peu de poussière venue de l'autre monde, et un peu de buée. N'étant pas sans ressort, malgré le désastre, nous travaillons à savoir quoi faire de la poussière et de la buée ; cela nous grandit. Peu à peu, nous apprenons que le temps de la montre est compté. Quand saurons-nous que la montre est une métaphore ?

ABSTRACTION

Tu entrais dans la bibliothèque et tu disparaissais, à ton insu. Pas un corps ne pouvait gravir l'escalier de marbre aux rampes sculptées, franchir la haute porte de chêne aux caissons historiés, et pourtant, les corps n'étaient pas annihilés : ils devenaient seulement et temporairement invisibles. Ce qui n'empêchait pas toutes les activités coutumières d'avoir lieu : soudain, sur un haut rayon, on voyait un livre sortir seul d'entre d'autres livres, ses deux voisins se pencher l'un sur l'autre, le livre descendre, en tournoyant, comme mû par un vent artificiel, et se poser sur le comptoir ; puis il s'ouvrait ; quelques pages tournaient, tu entendais le papier claquer, tu exagérais mais tu le comparais à une coque de vaisseau frappant une mer houleuse ; et il se refermait. Il se dirigeait ensuite vers une table, accompagné parfois d'un parfum subtil, possible, ou du probable et discret frottement de pieds sur le tapis, promenant une petite tache d'ombre sur les durs objets que cette fausse mouette survolait. Sur toutes les tables, des livres étaient ouverts ; à intervalles irréguliers, les pages étaient soulevées, ondulaient comme de petites vagues de papier, blanches, l'eau gonflait, puis s'ouvrait, une lame basculait et de nouveau, ton regard planait sur l'étaie, tandis que de l'autre côté de la table, une autre vague montait, faisait gerbe, mou tonnait et puis retombait. A la fin de la journée, tu t'en souviendras toujours, tu voyais les livres se refermer, revenir au comptoir, s'empiler les uns sur les autres ; toutes les vagues étaient rendues, abolies, à la mer maintenant noire, anciennement turquoise. Ah ! je m'en souviens comme si c'était hier ! *C'était* hier ! Aujourd'hui, chez moi, sur les rayons de ma bibliothèque, je ne vois pas mes livres. Si tu me voyais, assis dans mon fauteuil rouille, en train de contempler les paumes de mes mains ! J'y vois algues et poissons, navires et oiseaux, idéaux et catastrophes, soleils et livres futurs.

LA SOLUTION

pour Julio Cortázar

Au terme de longues études sur les cinq lois du monde, de recherches et d'expériences approfondies, il réussit à trouver une solution qui avait le pouvoir de rendre la matière invisible, inodore, impalpable, sans saveur et silencieuse. La solution agissait dans les trois règnes : une goutte sur un galet, il disparaissait ; sur une marguerite, plus rien ; sur un chat, plus d'animal. Il décida de s'en servir à la seule fin d'abolir ce qu'il mangeait et ce qu'il buvait. Dans la salle contiguë au laboratoire, les savants qui partageaient ses repas rirent de lui. Il faisait comme s'il mangeait, buvait. Mais il n'y avait strictement rien sur sa fourchette, ni dans son verre. Allait-il dépérir ? Non ; il arriva plutôt à son corps de disparaître, peu à peu ; il n'eut plus de dents, plus de cheveux, plus d'orteils . . . Et puis, il n'eut plus rien. Les savants ne virent plus qu'une fourchette piquer une viande absente et la diriger vers une bouche absente, un verre se soulever et ne rien verser nulle part. A n'en pas douter, il était là . . . mais sans y être. Et quand les savants virent sa chaise se renverser, il songea que ses anciens amis chuchoteraient entre eux qu'il était mort. Tourmenté, l'un des savants quitta la salle, déchiré par l'envie, méditant sur la cruauté du disparu qui n'aura pas daigné l'asperger, lui, de la solution magique, adoucir le feu qui le consumait, réfléchissant à la manière de le faire revenir parmi eux.

FRANÇOIS HÉBERT